

Vincent Kaufmann, *La Faute à Mallarmé.*
L'aventure de la théorie littéraire
Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2011, 321 p.

Cosmin Toma
Université de Montréal

Que fut la théorie littéraire ? C'est ainsi qu'on pourrait formuler la question directrice de *La Faute à Mallarmé*, ouvrage qui tente d'opérer la mise entre parenthèses d'une « aventure » qui est sans doute loin d'être terminée. Toutefois, en un certain sens, la théorie est bel et bien quelque chose du passé : les années 1960 à 1980 sont derrière nous et la plupart des penseurs qui marquèrent cette époque se sont éteints. L'heure est donc venue d'en faire le récit sur le mode historiographique, et Vincent Kaufmann relève le défi en relatant les combats, les péripéties et les découvertes qui ont contribué à la

configuration des champs littéraire et universitaire d'aujourd'hui. Ce parti pris, qui tient son sujet à distance à coups de citations narquoises et de simplifications parfois critiquables mais inévitables, insiste résolument sur le « prétérit » de la théorie littéraire, comme si celle-ci désignait avant tout les œuvres de Roland Barthes, Jacques Derrida, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Lacan et Jean-François Lyotard, etc. — autrement dit, un monde, semble-t-il, révolu. Il s'agit donc de raconter l'« histoire », échelonnée sur trois décennies, de ce que Kaufmann rebaptise plus spécifiquement le « théorique-réflexif », tout en gardant à l'esprit le spectre de Mallarmé, d'un côté, et l'irruption futuriste de la « médiologie », de l'autre. On est donc ici entre l'absolutisation de la littérature et sa dévaluation ou réinscription dans un nouveau régime épistémologique.

On ne saurait assez souligner la clarté dont Kaufmann fait preuve lorsqu'il aborde ce sujet, clarté presque confondante en ce qu'elle dissipe des ténèbres qui, dans certains cas, avaient vocation à demeurer aussi épaisses que possible (je songe ici notamment à Blanchot et à ses héritiers). D'où la force du livre : il arpente un labyrinthe obscur et accidenté d'un pas toujours sûr et, s'il ne nuance pas systématiquement ses observations au passage, il ne déroge jamais au devoir de justesse qui incombe à quiconque souhaite restituer ce que le « théorique-réflexif » a pu produire de plus stimulant. Il s'agit donc d'éviter les écueils de l'ouvrage tristement célèbre d'Alain Renaut et de Luc Ferry, *La Pensée 68* (1988), qui lui aussi se veut une fresque — « à chaud » — de cette époque, sans toutefois daigner prendre au sérieux les thèses et théories que Mai 68 aurait propulsées au premier plan. Autrement dit, *La Faute à Mallarmé* n'a aucune

maille idéologique à partir avec les figures de cette époque ou, en tout cas, pas sur un mode caricatural.

C'est d'ailleurs en réponse à certains discours catastrophistes récents — notamment ceux de Tzvetan Todorov (*La Littérature en péril*, 2007) et de William Marx (*L'Adieu à la littérature*, 2005) — que *La Faute à Mallarmé* vise à rendre à la mouvance « théorique-réflexive » ce qui lui appartient. Todorov accuse la *French Theory* d'être à l'origine du prétendu déclin que connaîtraient à l'heure actuelle non seulement la littérature (française), mais aussi le système d'éducation (français) et la culture (française), alors que Marx dépeint l'interminable descente aux Enfers du prestige des milieux littéraires. De tels brûlots, aussi révélateurs et perspicaces soient-ils par ailleurs, participent d'un malaise global dont on peut également repérer les traces du côté britannique (*What Ever Happened to Modernism?* de Gabriel Josipovici en 2010 ou encore le « post-manifeste » « *Nude in Your Hot Tub* » de Lars Iyer en 2011). Ainsi, en s'empressant de signer l'arrêt de mort (ou presque) de la Grande Littérature, on fait signe, *a posteriori*, vers la panique qui s'est emparée des études littéraires. Or, affirme Kaufmann, celles-ci n'y sont pour rien :

Un des objectifs de cet ouvrage est de montrer que la théorie littéraire n'a pas été l'agent d'un irréversible déclin de la littérature, fatalement engagé par d'illustres prédécesseurs, mais au contraire un moment de *résistance* à l'avènement d'une société « spectaculaire » dans laquelle le sens, la fonction et la place de la littérature ont été considérablement modifiés et pour le coup dévalorisés. (p. 11 ; c'est Kaufmann qui souligne)

S'il est question ici de fin et de fins, c'est plutôt dans la mesure où la théorie littéraire aurait rendu un *service* inestimable à la littérature, incarnant son dernier soubresaut avant l'invasion

médiatique qui s'ensuit et qui balaya le rayonnement des Lettres pour de bon. Du moins tel est le récit sur le fond duquel s'inscrit l'ouvrage de Kaufmann et, qu'on y adhère ou non — à mon sens, il est à la fois absolument vrai et absolument faux —, on ne saurait douter de sa pertinence.

Avant de résumer, une petite précision : le livre se clôt sur une série d'entretiens que je citerai mais que je ne commenterai pas à proprement parler.

Les vases non-communicants

L'après coup de la littérature, dit Kaufmann, c'est la théorie. Vu sous cet angle, le courant théorique-réflexif se serait développé en France au moment même où le littéraire en tant que tel commença à décliner au profit des nouvelles technologies. C'est pourquoi le théorique-réflexif s'est avant tout attaché à la question de l'*autonomie*, notion qui aurait partie liée avec l'appel muet de la reconquête. Kaufmann définit ainsi la théorie littéraire « comme le projet de décrire, mais aussi de défendre la littérature dans son autonomie ou dans sa spécificité » (p. 14), rattachant de ce fait la question du théorique à celle de l'« espace littéraire », de la « littérarité » ou de ce que j'appellerais la perpétuelle hantise de l'absolu littéraire. Le théorique-réflexif aurait donc jeté les bases d'un discours de surenchère et de déni au moment même où la valeur de son objet se mit à chuter vertigineusement.

Cette insistance (que d'aucuns qualifieraient d'excessive) sur l'autonomie de la « chose littéraire » n'aura toutefois pas attendu la scène française des années 1960 pour se manifester.

Non seulement Mallarmé était-il déjà passé par là, mais le *New Criticism* américain aussi, dont on sait la conception en vase clos de l'œuvre littéraire. Par ailleurs, la *Rezeptionsästhetik* allemande, à laquelle sont associés les noms de Hans Robert Jauss et de Wolfgang Iser, aura également soutenu une certaine autonomie du texte comme tel, sans que cette mouvance entretienne pour autant des liens explicites avec les thèses analogues épousées en France à la même époque. Comme l'écrit Kaufmann, « [l']enjeu du théorique a été moins théorique qu'idéologique ou politique, ou encore éthique » (p. 28). C'est là, en effet, que réside la spécificité française par rapport aux théories concurrentes de l'autonomie : de manière fort paradoxale, le théorique-réflexif accorde à celle-ci un sens double, mobilisant d'un seul tenant un discours *esthétique* et un discours *politique* : c'est d'ailleurs le même enjeu qui se dessine derrière la « souveraineté » de Bataille, ancêtre de la problématique qui se dessine ici.

Mais c'est plutôt Blanchot qui donne le coup d'envoi à l'aventure de *La Faute à Mallarmé*. En rappelant les principales thèses de *L'Espace littéraire*, notamment celle de la « solitude essentielle » de l'œuvre — cette séparation absolue qu'on entrevoit à travers le mythe d'Orphée —, Kaufmann affirme qu'il s'agit là d'un acte qui cherche à « poser *une fois pour toutes* la littérature dans une différence absolue par rapport à tout, comme si sa force dépendait d'une pureté destinée à se perdre » (p. 30 ; c'est Kaufmann qui souligne). Ce serait là l'aboutissement logique de la distinction mallarméenne entre langage « brut » et langage « essentiel », qui influera sur toutes les analyses du Blanchot d'après-guerre et dont la résonance anti-sartrienne (du moins en ce qui concerne le débat sur la transparence du signe) marquera durablement l'époque. C'est

d'une telle prise de position que procède également la notion capitale de « réflexivité » : entre la littérature *et* la littérature, il y a redoublement, auto-mimésis et hermétisme, autant de concepts qui contribueront à la construction de l'édifice théorique.

Rétrospectivement, on pourrait s'étonner de ce que le postulat de l'autonomie littéraire ait produit un nombre aussi important de discours critiques. Après tout, la notion d'autotélisme, prise à la lettre, devrait plutôt interdire de dissenter sur les œuvres, dont la résistance et l'étanchéité seraient absolues. Pourtant, c'est tout l'inverse qui se produit : à partir des années 1960, la théorie prolifère et s'épanouit au nom d'une défense rhétorique de l'autonomisation du champ littéraire. Encore une fois, c'est la figure de Mallarmé qui se voit dotée d'un statut exemplaire : ses « poèmes critiques », situés à mi-chemin entre littérature et théorie, s'imposent comme modèles au même titre que les Romantiques de Iéna, qui bercèrent les mêmes ambitions avant lui. La question du *style* devient ainsi primordiale, se manifestant dans toute sa splendeur chez Barthes et chez Derrida, qui accordent, on le sait, une importance hors pair à la notion d'*écriture*. Par ailleurs, à en croire Kaufmann, ce sont les théoriciens et non les écrivains « purement » littéraires qui auront permis à l'*intransitivité* de l'écriture de s'implanter jusqu'en Amérique du Nord et au-delà, car, écrit-il, « [l]e théorique est non seulement l'effet de l'autonomie, mais il en est également la clé de voûte » (p. 41).

Il s'agirait avant tout d'un problème de *représentation*. Qui dit « autonomie » dit indépendance, voire autarcie, et la portée politique de ce terme moteur n'aura échappé à

personne. Bien au contraire, c'est à partir de lui que pourra se poser la problématique de l'avant-gardisme : certes, il importe de savoir qui représente qui à l'Assemblée, par exemple, mais davantage encore de comprendre *comment* fonctionne le code sémantique sur lequel repose la littérature et la politique — autrement dit : le langage — afin de mieux le démonter, c'est-à-dire de le déconstruire. Pour Kaufmann, il s'agit là de l'un des symptômes les plus évidents du processus d'auto-institutionnalisation de la théorie, dont la conséquence principale aura été l'élaboration d'un langage (et certains diraient : d'un jargon) qui témoigne d'une sorte de dédoublement : on est ainsi passé de l'hermétisme de l'œuvre à l'hermétisme de l'ouvrage critique. Le succès de ce que Kaufmann appelle le « scientisme » du premier moment théorique-réflexif, c'est-à-dire le devenir-structurel et sémiotique de la « chose littéraire », se sera finalement retourné contre l'œuvre elle-même, la submergeant sous des babélismes qui auront prêté le flanc aux parodies les plus variées. Kaufmann se contente de rappeler les effets de scientificité, tributaires du champ linguistique et tout particulièrement de l'École de Genève, dont sont empreintes les théories de Genette, du premier Todorov, de Greimas et de bien d'autres. Il faudra attendre l'« auto-dénonciation » de Barthes, que Kaufmann désigne comme étant la figure la plus représentative de la mouvance, pour qu'advienne ce qu'on a baptisé aux États-Unis le « poststructuralisme », tout entier dirigé contre le scientisme de ses prédécesseurs.

C'est Barthes aussi qui est à l'origine de l'incontournable « mort de l'auteur », que Kaufmann n'hésite pas à qualifier de « meurtre », signalant au passage que la critique en a tiré un profit incalculable : « Là où était l'auteur, le commentateur peut

donc advenir, pourvu désormais d'une voix et d'un coefficient de "solitude critique" », écrit-il. Muni de l'acte de décès de l'auteur, le théoricien peut dorénavant se lancer dans l'analyse purement structurelle de l'œuvre, définie comme dénuée de toute intentionnalité. Ainsi, il va de soi que les innombrables couches sémantiques du texte en tant que tel (conséquence multiforme de son « ironie » singulière) nécessitent l'intervention d'un professionnel du commentaire... On aura noté ici l'ironie de Kaufmann lui-même, qui n'hésite d'ailleurs jamais à employer des tropes empruntés à l'économie pour faire saillir les (véritables ?) enjeux et motivations des principaux acteurs de la Théorie. En effet, l'auteur porte une attention particulière aux « investissements » et « intérêts » des figures institutionnelles, notamment lorsqu'il aborde la scène américaine.

À titre d'exemple, l'École de Yale, réunie autour de l'expatrié belge Paul de Man, prônera une résistance radicale à toute forme de théorisation, en soulignant l'essentielle indécidabilité des textes littéraires, tirant ainsi le *New Criticism* du côté de Blanchot et de Derrida en vue de soutenir l'impossibilité absolue de construire un discours cohérent *sur* l'œuvre littéraire comme telle. Dans un contexte où la politisation de la littérature n'allait pas de soi, le système universitaire américain étant à l'époque encore très marqué par le désengagement du *New Criticism*, l'iconoclasme d'un De Man peut s'interpréter comme une incarnation paroxystique des thèses de la *Well-Wrought Urn*, bousculant la scène en la confrontant à ses excès latents.

La déclaration d'indépendance

Il en va tout autrement dans l'Hexagone, où la question politique est absolument incontournable. Avec la démocratisation des universités, la théorie devient de plus en plus accessible à tous, bien qu'elle ait eu pour principal moyen de diffusion le milieu de l'édition, volontiers enclin à déboulonner l'autorité des idoles académiques. Partiellement sur la touche, du moins à l'égard des institutions consacrées, la théorie a toutefois connu un rayonnement mondial dont les sorbonnards de cette époque n'auraient jamais pu rêver. Il est en effet frappant de constater — c'est l'une de ses caractéristiques les plus louables — à quel point le théorique-réflexif a réussi à s'imposer sur le plan international, donnant lieu à des échanges et à des traductions qui ont beaucoup contribué à remettre en question l'enseignement traditionnel de la littérature, fondé sur la notion de « génie national » et s'en tenant principalement à des œuvres de langue maternelle. Mais cet internationalisme, dit Kaufmann, est paradoxalement le résultat de l'influence d'un Althusser, d'un Barthes ou d'une Kristeva, qui ont tous su s'inscrire à l'intérieur de cette spécificité française qui, à l'instar de Sartre, autorise et encourage la caste intellectuelle à se prononcer sur la vie politique. Autrement dit, l'insistance typiquement française sur la politique aura en partie décloisonné le traditionalisme des systèmes universitaires d'autres pays.

C'est d'ailleurs ici qu'entrent en jeu les notions cardinales de *production* et de *subversion*. Kaufmann établit un parallèle historique entre, d'une part, l'échec de 1848 qui forcera l'écrivain à faire « grève » devant la société, et, d'autre part, la

lutte contre le conservatisme gaullien des années 1960, sur deux fonds sanglants : la guerre d'Algérie et les souvenirs ineffaçables de la Seconde Guerre mondiale. À l'image des formalistes russes (bien que cette filiation soit longtemps restée insoupçonnée), mais aussi des surréalistes (même si leur valorisation du signifié parut, à cette époque, suspecte), il s'agit de conjuguer, une fois pour toutes, Littérature et Révolution. Ainsi, s'interroger sur la fabrication de l'œuvre, c'est chercher à percer ses conditions de production afin d'être en mesure de les reproduire à son tour. Cette reproductibilité relèverait d'une objectivité scientifique : savoir comment une chose est faite — saisir ses conditions de possibilité, sa construction, sa structure, son codage — signifie s'arroger un pouvoir transmissible dont la vocation est d'être universel et donc à la portée de tous. Il s'agit là, pour parler comme Blanchot, d'un certain « communisme de l'écriture ».

Mettre en relief les conditions de production de la littérature, c'est également rendre au langage sa matérialité première. Étant donné que le langage de tous les jours, le langage dit « brut », se fond dans son usage à la manière d'une pièce de monnaie que l'on échange contre un objet, il a nécessairement partie liée avec le système capitaliste dont nous serions les prisonniers. C'est pourquoi l'écrivain doit rendre au signifiant, cheville ouvrière de la langue, la place qui lui revient, en pratiquant notamment la poésie, où les effets d'interruption, d'espacement et de subversion se font sentir avec plus de force. La matérialité du mot, donc, participe du matérialisme historique et intègre l'écrivain à la dialectique (négative, de préférence) universelle. Par ailleurs, c'est toujours de l'écrivain qu'il s'agit et jamais de l'auteur, puisque celui-ci est, bien entendu, défunt, ayant retrouvé l'anonymat de sa solitude

essentielle. Ainsi, il s'agira dorénavant d'exalter le pur « faire » de l'œuvre, son opérativité et donc son *poïein*, autorisant le versificateur à côtoyer enfin sans vergogne le producteur agricole.

Parmi les protagonistes de cette lutte, les membres de *Tel Quel* font figure de chefs de file, à commencer par Philippe Sollers et Julia Kristeva. Mais Kaufmann insiste également sur les apports de Jean-Joseph Goux et de Jean Ricardou. Le premier, connu pour avoir théorisé le Nouveau Roman au-delà de ses premières manifestations, propose une théorie absolument paradigmatique : l'écrivain, selon lui, est toujours déjà du côté de la révolution, car il travaille le *corps* même de la lettre, par opposition à son symbolisme échangeable. Toutefois, la pensée de Goux se heurte à un paradoxe majeur, typique de cette époque et auquel Kaufmann est particulièrement sensible : bien qu'ayant théorisé l'émancipation du signifiant à travers l'écriture, Goux ne s'est jamais tourné vers la production littéraire *comme telle* : autrement dit, il n'aura jamais *fait* de la littérature. Par contraste, Jean Ricardou a lui aussi théorisé le Nouveau Roman, mais il est pour ainsi dire « passé à l'acte » en fondant ses ateliers de « textique », persistant jusqu'à nos jours dans une pratique scripturale anonyme et explicitement communiste qui tente d'accomplir une véritable « praxis » de l'écriture tout en contrant la tendance néo-libérale qui empêcherait les citoyens et citoyennes d'accéder à l'écriture. Au fond, nous serions tous des écrivains — ou plutôt des « scripteurs », pour reprendre ici un terme de Barthes — plus ou moins refoulés et c'est pourquoi la révolution consistera en une émancipation de la production écrite et de ses producteurs. Mais Kaufmann l'affirme :

Seule la reconversion de *tous* les lecteurs en producteurs de sens permettrait de concrétiser l'utopie d'un communisme de l'écriture. Il suffit d'un seul réfractaire à son propre désir d'écrire, on peut être sûr qu'on le trouvera toujours. Il suffit d'un seul qui préférerait lire plutôt qu'écrire, d'un seul récupérateur, d'un profiteur passif, d'un seul pur lecteur en somme, et tout s'écroule. L'échange, la communication et le partage des tâches sont rétablis. (p. 132)

Le krach révolutionnaire

Le théorique a donc achoppé à une impossibilité fondamentale et cet échec (à la fois esthétique et politique) en a fait l'un des boucs émissaires de la crise actuelle, qu'on l'envisage comme littéraire ou plus généralement culturelle. Kaufmann le dit bien : le « théorique-réflexif » n'aura finalement joué qu'un rôle mineur dans les événements de Mai 1968 et c'est pourquoi la décennie qui s'ensuivit fut dominée par la question brûlante de l'*après coup*. Alors qu'aux États-Unis, la conjonction entre théorie et politique mit plus de temps à se manifester et à s'imposer, en France, l'engagement des intellectuels (peu importe leur distance ou leur proximité vis-à-vis de Sartre) dut peu à peu se transformer en subversion. Autrement dit, l'impossibilité de mobiliser les foules par la parole théorico-poétique fit en sorte que la clandestinité, la subtilité et le secret devinrent les nouveaux mots d'ordre. C'est peut-être pour cette raison que la déconstruction, moins proche des milieux agitateurs les plus flagrants (*Tel Quel*, *Change*, etc.), prit véritablement son essor dans les années 1970, c'est-à-dire dans la foulée de Mai 68.

Mais Kaufmann nous assène que ce ne fut malgré tout qu'un essor circonscrit et limité : au-delà du rayonnement international de Derrida (notamment aux États-Unis) et de l'estime dont il jouit dans certains milieux français, il ne faut pas succomber au leurre qui voudrait que le théorique-réflexif ait été à lui seul l'origine des bouleversements culturels qui marquent ce début de 21^e siècle. On conçoit que c'est sans doute avec une pointe d'ironie que Kaufmann reproduit les propos d'Avital Ronell (dans la partie « Entretiens » de *La Faute à Mallarmé*) lorsqu'elle affirme que « Barack Obama [...] n'aurait pas été possible sans l'interruption qui nous a été imposée par les questionnements cruciaux de Derrida, Deleuze, Foucault, Lyotard, Lacoue-Labarthe, Kofman, Lacan, Levinas, Nancy et d'autres » (p.287). Il faut donc savoir garder les proportions.

Il n'y aura donc pas eu de véritable passage à l'acte : la révolution n'aura jamais eu lieu, ou du moins pas sous la forme escomptée. Par ailleurs, le schéma romantique d'après lequel l'écrivain doit, à travers son engagement littéraire, se sacrifier pour qu'un renversement politique et social puisse advenir, a lui-même été dévalorisé ou en tout cas déconstruit par la plupart des acteurs du théorique-réflexif. Cette caducité du modèle même qui fit la portée paradoxalement sociale de l'écriture est lourde de conséquences et a fini par engendrer un discours essentiellement *mélancolique*, manifestation ultime de l'après coup. La pertinence d'un tel terme a d'ailleurs accéléré l'implantation prestigieuse de la psychanalyse (lacanienne, notamment) sur la scène intellectuelle française, comme s'il avait fallu sublimer cette révolution qui n'a jamais eu lieu. On est ainsi passé de la notion de *subversion* à celle de *perversion*, pour reprendre les termes de Kaufmann. En effet, la

transgression s'avéra un excellent moyen de contourner la question de l'échec politique.

Mais à tout prendre, c'est peut-être le *langage* (au sens large du terme) qui résume le mieux les préoccupations du moment théorique-réflexif. Sollers le dit aussi directement et explicitement que possible : « Article un : le langage. Article deux : le langage. Article trois : le langage. Article quatre : le langage. L'enjeu, c'est la pensée même du langage... » (p. 299) C'est du langage que découle également le concept de « code », qui oscille entre la question directrice du structuralisme (« comment c'est fait », c'est-à-dire quelle est sa genèse, son pro-gramme ?) et celle de l'activisme politique. En effet, comme nous l'ont appris les *Mythologies* de Barthes, maîtriser la lecture des codes et de leurs stéréotypes, c'est maîtriser le discours du pouvoir et apprendre éventuellement à le contrer, mais c'est aussi une façon d'entrer en rapport avec l'inaccessibilité du secret, avec cela qu'on nous cache pour mieux nous asservir (d'où, une certaine complicité entre le théorique-réflexif et les théories du complot). Quoi qu'il en soit, quiconque souhaite s'affranchir du Grand Code doit se tenir prêt à verser dans l'illisible même, c'est-à-dire à déchiffrer l'indéchiffrable, à décoder l'indécodable. Cette limite, qui nous donne encore à penser aujourd'hui, est peut-être ce que le concept d'« écriture » a produit de plus fécond.

L'à-venir

Si le « théorique-réflexif » est parfois dénigré aujourd'hui, il ne l'est jamais moins que lorsqu'on lui attribue une influence qu'il n'a pas eue. La position hiérarchique de la littérature à l'heure

actuelle, nous dit Kaufmann, n'a rien à voir avec Foucault, Barthes, Derrida, Kristeva, etc., et tout à voir avec la « victoire » des nouvelles technologies sur les vieux modèles épistémologiques. Ainsi, la théorie n'aurait été que la dernière saccade, le dernier rôle de la Littérature avant son interminable trépas — son « mourir », pour parler comme Blanchot. Mais le comble de l'ironie, c'est qu'Internet a peut-être accompli un certain nombre des aspirations principales de la mouvance théorique-réflexive, surtout à travers la mise en place de l'hypertexte universel (décentralisation absolue de l'écriture) et de l'anonymat pur (mort de l'auteur). De plus, la prophétie de Blanchot selon laquelle l'essence de la littérature serait d'aller vers sa disparition s'est avérée, sous un certain angle — celui du prestige de la littérature —, absolument irréfutable.

Dans tous les cas, si disparition il y a, elle nous somme de la raconter sans cesse et si cela entraîne son lot de simplifications (parfois à outrance), le récit est nécessaire malgré tout. Ceci dit, Kaufmann présente parfois certains penseurs sous un angle un brin réducteur, notamment lorsqu'il affirme qu'à l'inverse du Situationnisme, la Théorie aurait totalement ignoré les nouveaux médias. Mais lorsqu'on pense aux ouvrages, articles et entretiens que Jacques Derrida a consacrés à cette question (notamment *Échographies de la télévision*) — peu importe leur peu de visibilité relative au sein de son œuvre —, on ne peut s'empêcher de rappeler que les concepts articulés par le théorique-réflexif ont plus de pertinence qu'on ne le croit lorsqu'il s'agit d'aborder la situation technologique telle qu'elle se présente à l'heure actuelle : Bernard Stiegler, par exemple, ancien élève de Derrida et héritier de cette « génération », est ici un incontournable.

Enfin, nul autre que le doyen, Maurice Blanchot, dans son *Entretien infini*, nous rappelle que la notion de « livre », tout comme celle de « langage », va bien au-delà du stylo et du papier :

Lorsque je parle de « la fin du livre » ou mieux de « l'absence de livre », je n'entends pas faire allusion au développement des moyens de communication audio-visuels dont tant de spécialistes se préoccupent. Qu'on cesse de publier des livres, au bénéfice d'une communication par la voix, l'image ou la machine, cela ne changerait rien à la réalité de ce qu'on nomme « livre » : au contraire, le langage, comme parole, y affirmerait encore davantage sa prédominance, sa certitude d'une vérité possible.¹

Qu'on soit d'accord ou non avec ces remarques, il est clair que l'horizon de la théorie littéraire n'a jamais été aussi restreint qu'on pourrait le penser. Ceci dit, Kaufmann a tout de même raison d'insister sur ce point, car il y a bel et bien une différence de *degré* entre le langage au sens restreint du terme et le langage tel qu'il se manifeste dans les médias. Et c'est peut-être ce simple degré, ce *rien-du-tout* qu'on arrive à peine à saisir, qui est à l'origine du décalage entre notre pensée à « nous », aujourd'hui, et celle des décennies qui nous ont précédés. *La Faute à Mallarmé* nous aide à penser cet écart imperceptible de manière exemplaire et, pour ceux qui comme moi appartiennent à une génération pour qui ces débats émettent un écho simultanément proche et lointain, on ne saurait énumérer tout ce qu'un tel ouvrage nous enseigne.

¹ Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. vii.